

« Souvenir fané en un bouquet de fleurs séchées »

« Et ce n'est pas fini...Ces petites péripéties de la matinée, la peur du chien dans la maison d'hôte où j'ai passé la nuit, le café brûlant renversé sur mon blouson neuf, le pneu crevé que j'ai découvert en voulant reprendre ma voiture au parking et la corvée d'ôter la neige recouvrant déjà mon véhicule après qu'elle ne fut tombée pendant la nuit, toutes ces petites choses quoique désagréables ne furent rien à côté de ce qui m'attendait en ce jour de Toussaint, dans la région polonaise de Bialystok...Tu vas voir... »

Effectivement, lorsque Muriel Kwasnik, à son retour de Pologne, raconta à sa mère cette journée mémorable, ce jour de Toussaint si particulier, on eût dit le récit d'un film, une fiction, et pourtant tout cela était vrai...

Ainsi donc, Muriel, une dame de caractère, une quinquagénaire qui venait de remercier son ex-époux pour ces trente-cinq années d'incompréhension mutuelle, accomplissait un périple en Pologne, pays natal de sa mère, Natacha Gruski, lorsque ce quinzième jour allait prendre dans ses souvenirs une importance capitale tant pour elle que pour sa mère. Celle-ci n'était jamais retournée en Pologne depuis la fin de la guerre. Désormais, elle avait quatre-vingt deux ans et ne l'envisageait plus.

En ce jour de Toussaint, après un bref repas de midi dans une pizzeria qui n'était guère typique en Pologne, Muriel quittait Bialystok, ville dont sa mère lui parlait souvent. Elle y avait passé la nuit dans une chambre d'hôte. Surprise pour elle et non pour les habitants, il avait déjà beaucoup neigé la nuit. Les routes seraient glissantes.

Muriel, dont la voiture n'était pas équipée de pneus adéquats, s'en inquiétait un peu. Une cinquantaine de kilomètres la séparaient de la destination choisie, le village de Bobrowniki. Elle avait pris soin de bien écrire ce nom avant son départ pour la Pologne mais, soudainement, il lui revint qu'elle avait dû oublier la carte détaillée de son itinéraire dans l'un des gîtes où elle avait été hébergée, probablement à Cracovie, une ville au riche et triste passé, qui l'avait impressionnée. Bobrownicki n'était pas très loin de la frontière lituanienne. Les nombreux récits de sa mère lui donnaient l'impression de connaître la région. Toutefois, sans une carte détaillée, il n'était guère aisé de découvrir ce village de Bobrowniki. De plus, la neige rendait peu lisibles les panneaux routiers. Les routes étaient quasiment désertes et elle ne pouvait questionner personne.

Soudainement, presque par hasard, elle devina le nom de Bobrowniki sur un panneau au carrefour de deux petits chemins vicinaux totalement recouverts de neige. Enfin, elle aperçut le bulbe doré d'une petite église, orthodoxe probablement, ce qui n'était pas le plus fréquent en Pologne de tradition catholique. Quand elle arriva près de cette église, elle constata que celle-ci était vouée au culte catholique contrairement à ses suppositions en raison de ce clocher. Les bulbes ne sont pas l'apanage des églises orthodoxes mais ils empruntent leur magnificence à ceux des églises byzantines.

Muriel descendit de sa voiture et, comme elle le pressentait, elle découvrit derrière l'église un petit cimetière. Elle avait pris dans sa voiture, avant de descendre, une jolie composition de fleurs séchées. Sa mère, Natacha, avait agrafé une petite carte que Muriel n'avait pas voulu lire, craignant d'être indiscreète quant au passé de sa mère. De la profonde poche de son blouson elle sortit un petit carton sur lequel elle avait noté le nom d'une personne dont la sépulture devait se trouver en ce cimetière. Elle relut ce nom :

« Konrad Heinemann »

Le cimetière n'était point très vaste mais les dalles funéraires étaient enneigées et laissaient très peu entrevoir le nom des défunts inhumés. Le cimetière était désert ce qui surprenait Muriel en ce jour de Toussaint. Le soir tombait déjà en dépit d'une étrange clarté que la neige offrait aux monuments funéraires et il fut de plus en plus difficile de

dénicher la sépulture qu'elle devait fleurir, celle de Konrad Heinemann, suite aux exigences réitérées de sa mère.

Parcourant diverses allées et escaladant quelques pierres tombales, chose pourtant interdite en Pologne, alors qu'elle se penchait pour frotter de sa main vite transie la dalle d'une imposante sépulture, elle glissa et se retrouva dans un trou creusé à côté de cette tombe en prévision sans doute d'y creuser un caveau. Aucun signalement, aucune protection ne se trouvaient là et Muriel, de forte corpulence, glissait chaque fois qu'elle tentait de remonter à la surface n'ayant aucune pierre ou racine d'arbre pour s'y agripper. On devinait à peine le buste de Muriel en cet embryon de caveau en un terrain argileux. Elle eût voulu crier au-secours, même en polonais, mais il n'y avait pas âme qui vive, une évidence de circonstance. Muriel, tant bien que mal, essayait de conserver son calme mais ce sang-froid était mis à rude épreuve en une telle situation. Le froid lui semblait aussi de moins en moins supportable. L'angoisse de passer la nuit entière en ce cimetière s'installa en son esprit. Elle avait son portable sur elle mais comment aurait-elle pu appeler quelqu'un n'ayant les coordonnées de qui que ce fût et ignorant, de plus, si son portable était utilisable en cette région.

Désespérée, elle finit par éclater en sanglots lorsque soudain elle perçut l'arrivée de quelques personnes, dans un silence fort mystérieux. Peu à peu, le cimetière s'illuminait de bougies. Elle ignorait cette tradition polonaise et chrétienne de venir déposer, le soir de la Toussaint, à la tombée de la nuit, de petites bougies en de discrètes coupelles colorées sur les tombes des défunts, quels qu'ils fussent, car il fallait n'oublier personne en un cimetière ce jour-là, notamment les défunts ne recevant jamais la moindre visite de proches.

Muriel se mit à hurler de toutes ses forces un « au-secours » tant en français qu'en polonais qu'elle parlait heureusement. Surpris et même furieux lors de cet appel indécent, le curé du village présent avec ses ouailles ce soir-là chercha à la lueur de ces bougies l'individu s'étant ainsi distingué. Peut-être croyait-il à une farce de mauvais goût car Halloween avait aussi des adeptes en Pologne.

Quand il découvrit cette infortunée, il appela à l'aide ces villageois qui, bien vite eurent remonté Muriel, frigorifiée et tremblante. Muriel, un peu titubante, n'avait guère d'entorse ou de fracture mais elle était surtout choquée. Le curé lui proposa aussitôt de venir au presbytère, à deux pas du cimetière, pour y prendre un café réconfortant.

Muriel, tellement éprouvée, ne songea pas même à demander au curé où se trouvait la sépulture de Konrad Heinemann.

Dans le presbytère, quel ne fut pas son bonheur de déguster un café bien chaud, accompagné de petits gâteaux aux pavots sortis du four le matin même par une dame patronnesse. Lorsque le curé constata que Muriel retrouvait ses sens et une meilleure forme physique, il se permit de la questionner au sujet de sa surprenante présence en ce cimetière. En peu de mots, Muriel lui fit vite comprendre le but de cette curieuse excursion. Puis, à son tour, elle lui posa enfin la question relative à la sépulture de ce Konrad Heinemann. Le curé, fort étonné, lui répondit en français car il n'ignorait guère notre langue. Il se contenta de fleurir sa réponse d'un accent slave fortement appuyé dans la voïvodie de Bialystok :

- « Madame,

Je suis certain, étant en cette cure depuis la fin du rideau de fer et ayant connu les paroissiens inhumés dans ce cimetière de Bobrowniki, que cette personne ne s'y trouve guère.

- Vous en êtes certain, Monsieur le curé ?

- Tout à fait. Par contre, il y a une stèle comportant le nom d'Heinemann dans le minuscule cimetière juif, fortement endommagé. Ce nom à consonance allemande m'a vite interpellé mais je n'en sais pas plus.

- Mais où est-il ce cimetière juif ?

- Il est un peu à l'écart de la route car les cimetières juifs étaient très souvent relégués hors des villages. De plus, les dégradations, vols de pierre notamment, y furent nombreuses jusqu'à ces dernières années où le respect que l'on doit à ces gens redevint la règle.

Muriel acquiesça et admira cet esprit de tolérance. Le curé, en dépit de l'heure tardive, proposa à Muriel de l'y conduire. Supposant que ce cimetière plutôt désuet ne serait guère illuminé, il emporta une torche pour s'y rendre.

En voiture, il ne fallut pas plus de dix minutes pour y parvenir.

Une étrange atmosphère y régnait. Alors que le cimetière catholique était illuminé en ce soir de Toussaint, le cimetière juif était plongé dans le noir. Seules deux ou trois bougies posées à même le sol, veillaient sur une sépulture. Certaines stèles étaient couchées, d'autres endommagées et il semblait, au vu des monticules de terre, qu'il en manquait beaucoup.

A l'aide de sa torche, le curé éclaira soudain une stèle dont les inscriptions n'étaient que partiellement cachées par la neige. Écrit en langue allemande mais aussi en écriture hébraïque, le nom d'Heinemann y figurait effectivement. Muriel l'observait, en songeant à sa mère, et elle le lisait religieusement, à voix basse, quand, soudain, elle s'arrêta .

- « Regardez, Monsieur le curé, le prénom Konrad n'est pas inscrit mais l'on devine celui de Grete.

-En effet, c'est le diminutif d'un prénom féminin allemand...Cela vous dit quelque chose ?

-Je ne l'avais pas noté mais ma mère m'a parlé d'une Grete, l'épouse de Konrad, décédée bien jeune.

-Regardons l'année...En effet, elle est née en mille neuf cent vingt-trois et décédée en mille neuf cent quarante-trois, elle n'avait que vingt ans.

- Vous croyez, Monsieur le curé, que son mari serait encore vivant ?

-C'est plausible ».

A ce moment-là, le prêtre eut une idée, téléphoner au rabbin. Il connaissait le rabbin qui venait de temps à autre dans le cimetière pour voir s'il n'y avait pas eu de profanation et pour veiller à la restauration des sépultures. Bien qu'il fût un peu tard, il savait que ce rabbin serait ravi de causer un peu avec lui. Ce fut en effet le cas. Quand le curé aborda au téléphone le motif de son appel, Muriel put prendre l'écouteur et fut capable de suivre en substance la signification des propos du rabbin. Il connaissait Konrad Heinemann depuis la résurgence d'une modeste communauté juive à Byalistok lorsque la liberté religieuse fut enfin retrouvée après une longue période d'humiliations, interdictions, déportations ou profanations tant sous l'occupation nazie que sous le régime communiste. Il confirma à Muriel que Konrad Heinemann était toujours en vie et qu'il était pensionnaire dans une sorte de maison de retraite gérée par la communauté juive à Byalistok. Il proposa à Muriel de l'accueillir le lendemain et de rendre visite avec elle à ce Monsieur Konrad. Elle n'en croyait pas ses oreilles et, lors de son retour, en racontant cela à sa mère, elle vit son visage se transformer. Tout son passé lui revenait.

Après ce moment d'intense émotion, alors que Natacha voulait en savoir toujours plus, Muriel prit un air grave et lui dit :

- « Maman, je dois te raconter la suite et j'espère qu'elle ne va pas te troubler. La surprise est de taille ».

Natacha, inquiète, quoique à son âge on pouvait être insensible à presque tout après les moments de souffrance que l'on avait connus dans sa vie, dit simplement :

- « Dis-moi tout Muriel...

- Eh bien voilà.

Monsieur Konrad Heinemann, après avoir été interloqué de me voir et surtout très ému de constater le souvenir que tu avais de lui, me regarda tristement et me révéla ceci, profitant sans doute du départ du rabbin » :

- « Hélas, cette image que ta mère a gardée de moi n'est pas fidèle à la réalité. Elle crut que j'étais, comme l'on dit aujourd'hui, un juste parce que je l'avais cachée deux semaines environ et lui avais donné les papiers de mon épouse qui venait de décéder afin qu'elle pût s'en servir et passer la frontière vers la Lituanie. Je lui avais même confié les coordonnées d'un ami médecin de Vilnius afin qu'il s'occupât de sa fuite vers la Norvège. Cela lui a peut-être sauvé la vie. J'en fus heureux mais ce fut pour moi un acte induit par de terribles remords. Je songe encore à cela certaines nuits. J'ai menti à Natacha, ta mère. Elle sut seulement que j'étais Allemand et non Polonais de même que mon épouse. En mille neuf cent trente-huit, l'Allemagne commença à traquer les Juifs. Je l'étais mais mon épouse ne l'était pas. Une relative tolérance me fut proposée en échange de la dénonciation de juifs que je connaissais de par ma fonction de médecin. De graves menaces pesaient sur nous et je fus veule. Je donnai le nom de trois juifs œuvrant eux aussi dans la médecine. Croyez-moi, j'ignorais qu'ils seraient déportés et je pensais seulement qu'ils auraient l'obligation de porter l'étoile jaune et de ne plus exercer la médecine. Peu après, nous fuîmes en Pologne grâce de faux papiers qu'un diplomate me fournit. Après nous être réfugiés à Byalistok, quand les Allemands envahirent la Pologne, nous fûmes parqués dans le ghetto. Lors de la révolte de mille neuf cent quarante-trois, nous avons fui et nous nous sommes terrés dans ce village de Bobrownicki. Natacha, ta mère, avait eu un malaise alors qu'elle fuyait au hasard en traversant à vélo notre village. Je fus appelé et c'est ainsi que je fis sa connaissance et compris qu'elle était en danger. Je l'ai donc cachée, sans lui révéler que j'étais juif. Avec mon épouse, nous souhaitions partir en Lituanie. Grete, ma femme, décéda alors qu'elle était d'un âge voisin de Natacha. J'eus alors l'idée de lui donner le passeport de mon épouse afin qu'elle pût quitter la Pologne. Je fis même de petits tests avec elle pour voir si elle était capable d'assimiler cette nouvelle identité, ce qu'elle fit parfaitement.

Je me demande ce que Natacha pensera de moi, à présent, maintenant que je vous ai avoué cette vérité difficile à supporter, croyez-moi, et qu'elle découvrira que je ne fus guère un héros mais un lâche poursuivi par des remords. »

Muriel observait sa mère qui semblait évasive. Peu après, elle demanda à Muriel :

- « Alors, qu'as-tu fait du bouquet que je t'avais demandé de déposer sur sa tombe ? »

Un peu hésitante, Muriel préféra dire la vérité à Natacha.

- « Je me suis permis de lire la petite carte de reconnaissance dont certaines phrases devenaient inadéquates au passé de ce Monsieur Konrad. J'ai donc gardé ta carte mais je suis retournée au cimetière juif pour déposer ton bouquet sur la sépulture de Grete dont le décès prématuré te permit d'échapper à la déportation ».